

— C'est ici que commence notre secteur. Comme on en a convenu, moi je vais du côté des pairs. Ce que je te propose, c'est qu'on avance ensemble et qu'on se rejoigne au bout de la rue. Si tu as le moindre problème, tu m'appelles. C'est bon pour toi ?

Anna approuva d'un simple mouvement de tête. Momo traversa le trottoir et Anna ramassa son premier détrit. Tel qu'on le lui avait enseigné durant sa formation, elle emprisonna dans sa pelle des mégots plus ou moins écrasés, des feuilles plus ou moins déchiquetées, des papiers plus ou moins déchirés, des chewing-gums plus ou moins mâchés et des bouteilles plus ou moins vidées. Puis d'un geste rotatif, elle les portait au fond de son roule-sac. Le dos droit, les jambes pliées, le pivot avec le haut du corps, Anna veillait à appliquer tout ce qu'elle avait appris.

— Il va falloir accélérer ! lui dit Momo, revenu à sa hauteur, exaspéré.

Concentrée à coincer un nouveau mégot, Anna sursauta, décontenancée.

— Pardon... ce n'est pas contre toi, reprit-il d'une voix de nouveau calme. Mais c'est toujours pareil. Au centre, ils vous apprennent à ramasser comme si vous aviez toute la journée. On a un planning à respecter, nous ! Regarde. Je vais te montrer.

Momo se saisit de son balai et de sa pelle, tel un guerrier brandissant son épée et son bouclier. En quelques gestes millimétrés, il attrapa trois gobelets en plastique recyclé et cinq tickets Jackpot qu'il inspecta attentivement. D'expérience, il savait que ça ne coûtait rien de vérifier et que ça pouvait même beaucoup rapporter.

— Pour cette rue, nous avons trois minutes trente-sept exactement, reprit-il en regardant sa montre à cadran. Si tu te dépêches, on peut être encore dans les temps. L'astuce, Anna, c'est de faire le minimum de mouvements. Il faut s'économiser si tu veux tenir sur la distance. Ça n'a pas l'air, mais balayer, c'est un travail d'endurance.

Anna l'observa manier le balai devant elle comme un violoniste, son archet. Pas un seul détrit n'échappait à ses poils raides. Momo l'invita à l'imiter. De quelques mouvements coordonnés, elle emprisonna la dizaine de mégots qui traînaient à ses pieds avec une extrême dextérité.

— C'est parfait ! lui dit-il sur un ton bienveillant. Pense bien à t'économiser.

Quelques déchets plus tard, Anna fixa son collègue qui était déjà reparti sur le trottoir des pairs, son côté préféré si elle avait bien compris.

— Si tout va bien, cria Momo depuis l'intersection, cette rue, on la fait en six minutes vingt-quatre.

Anna essaya tant bien que mal de suivre sa cadence effrénée. Concentrée, elle ne leva pas un instant ses yeux de sa parcelle goudronnée. Peu à peu, elle entendit Paris se réveiller : le ronronnement des camions réfrigérés, les plaintes des ados ne voulant pas étudier, des coups de klaxon injustifiés, des bruits de talons sur des pavés, ou encore ceux de chaussures cirées et les « pardon, madame » de passants trop pressés. Des centaines de bribes de discussion venaient à ses oreilles au rythme des piétons qui la contournaient. Parfois, leur enchaînement n'avait aucun sens. Parfois, cela prenait une tournure totalement loufoque :

« ... J'ai rendez-vous avec mon boss dans dix minutes.

... C'est aujourd'hui que tu vas noter ses acrobaties ?

... Non, c'est que j'ai bu deux chocolats chauds à la machine à café hier.

... Mince. Tu as tout vidé ?

... Non. J'en ai donné à ma belle-mère. »

Arrivé à un nouveau croisement de rues, Momo enleva ses gants, et, d'un geste de son bras, demanda à Anna de le rejoindre. Il l'invita à laisser son roule-sac sur le trottoir et poussa la porte d'un vieux bistrot.

Anna hésita, soucieuse.

— Ben quoi ? Tu me suis ? l'interrogea Momo.

— T'inquiète. Bois un coup si t'as envie. Moi je vais surveiller le matériel. J'aimerais pas qu'on me le vole le premier jour !

Momo siffla tel un merle moqueur.

— Et tu veux qu'il fasse quoi avec nos balais, le voleur ? Balayer ? Eh bien, qu'il nous les vole ! Ça nous fera moins de boulot.

Sur cette réflexion pleine de bon sens, Anna lui emboîta le pas sans plus hésiter.

Elle saisit très vite que Le Corona était une institution dans le quartier ainsi que dans le cœur de son collègue. Bar, tabac, PMU et restaurant à l'heure des déjeuners, René, le propriétaire, avait diversifié ses activités pour survivre à l'augmentation des prix des loyers. Sur les murs, de vieilles pancartes métalliques vantaient les délices du pastis de Marseille, de la Suze, du Banania et des chansons de Johnny. Momo lui dit que, fan du chanteur, René avait appelé sa fille Laura et avait frôlé le divorce après avoir demandé à sa femme de se teindre les cheveux en blond, comme Læticia. Il s'était même fait tatouer sur sa fesse gauche un portrait de son idole. Avec les années, son visage botoxé s'était malheureusement transformé en gueule cassée. Prévoyant, René se vantait d'avoir rédigé son testament. Il souhaitait que sa famille disperse ses cendres à Saint-Barthélemy et qu'elle diffuse son titre préféré lors de sa crémation : *Allumer le feu.*

— Tiens, une nouvelle ! s'exclama le propriétaire.

— Oui, je te présente Anna.

— Bienvenue à toi. Je vous sers quoi, les rois de la propreté ?

— Deux allongés, s'te plaît.

En quelques secondes, le bistrotier leur glissa sous le nez leurs boissons caféinées.

— Tiens, Anna, j'ai trouvé ça ce matin, dit Momo en déposant une tour Eiffel en métal doré sur le bar. Sûrement un vendeur à la sauvette qui l'a perdue en fuyant la police.

Anna se saisit de l'objet et le tourna au bout de sa chaînette, identique à celui qu'elle avait laissé sur la tombe de sa Deleine, quelques mois plus tôt. Son enterrement lui paraissait déjà si loin... Anna inspira profondément pour ne pas saler son café de quelques gouttes de chagrin, avant de le remercier.

— Ça va ? s'inquiéta Momo.

— Oui, t'en fais pas...

— Tu verras. Toi aussi, avec l'habitude, tu trouveras des biffes tous les jours. Faut pas hésiter à se servir.

— Des beefs ? Des beefs comme des beefsteaks ?

— Non, pas du tout ! On t'a pas appris ça, à la formation ? Ils ont décidément faux

sur toute la ligne. C'est pourtant la partie la plus intéressante du boulot. Les biffes, c'est tout ce que tu peux trouver par terre et qui a de la valeur, ou pas, d'ailleurs. Tu verras comme c'est fou, tout ce que les gens peuvent jeter ou perdre dans la rue.

— Ah ouais ? T'es déjà tombé sur quoi, toi ?

— Tu m'en poses, une colle ! Il y en a tellement. Je sais pas, je dirais des biftons, des bijoux, des outils, des couteaux, des boutons de manchette. Mais ça peut être aussi des canapés ou des meubles en tout genre. Bon, avec ceux-là, il faut juste s'entendre avec les collègues des encombrants pour les ramener chez soi. Les biffes, c'est en quelque sorte nos pourboires. Mais assez parlé ! coupa net Momo en regardant l'horloge derrière le bar. L'heure c'est l'heure. Finis ton café. Il est temps d'y retourner.

Constatant de nouveau l'extrême rigueur de Momo sur les horaires, Anna se demanda avant de quitter le comptoir si, en plus de ses origines marocaines, il n'en avait pas d'autres, suisses.